

I. Mondes du futur : genre et identité sexuelle dans la science-fiction féminine

Par Sylvie Vartian

Création II

Au commencement ténèbres chaos confusion obscurité entrailles viscères
rouges glissants gluants glaires muqueuses sanguinolences ordures
hurlement ignorance terreurs aveugles faiblesse absolue dépendance
bête bête bête bête animale bête stupide la chair le péché bouche
d'Eve béance passivité souffrance fragilité mortalité finitude
anonymat répétition cycle ronde infernale enfer gouffre rougeoyant
amnésie cordons coupés étranglement savoir oral transmis de femme en femme.
AINSI FUT CRÉÉ L'HOMME
en neuf mois.

Nancy Huston, *Journal de la création*

Utopies ambiguës ou dystopies noires, les univers imaginés par les romans de science-fiction écrits par des femmes proposent des visions variées des mondes du futur et de leur fonctionnement social. Depuis les années 1970, Ursula Le Guin, Margaret Atwood et Élisabeth Vonarburg, toutes trois nord-américaines et féministes, ont traité des questions du rapport entre les sexes, de la reproduction, du genre et de l'identité sexuelle. C'est avec lucidité que ces trois écrivaines explorent les configurations du système social de leurs univers imaginaires, imaginant divers scénarios d'organisation sociale possibles, dans des mondes aux prises avec des dérèglements environnementaux majeurs. Atwood et Vonarburg ont pensé des sociétés formées sur une terre dévastée par des désastres écologiques ou des guerres, alors que Le Guin explore des planètes inconnues, où naissent des univers parallèles offrant un portrait du monde, de la nature et des rapports humains qui fait écho au nôtre. Chez Le Guin, *The Dipossessed*¹ présente une utopie ambiguë, où le déséquilibre entre les sexes n'existe pas ou est gommé par l'hermaphrodisme, notamment dans *The Left Hand of Darkness*², alors que dans le

¹ LE GUIN, Ursula K., *Les dépossédés*, Paris, Robert Laffont, 1975, 391 p.

² LE GUIN, Ursula K., *La main gauche de la nuit*, Paris, Livre de poche, 1971, 220 p.

modèle proposé dans *Chroniques du Pays des Mères*³ de Vonarburg, les femmes dominent tant sur le plan démographique que sur le plan organisationnel, tout en payant le prix de ce pouvoir. Pour sa part, Atwood décrit une société dystopique dans *The Handmaid's Tale*⁴, où les inégalités entre les sexes sont exacerbées, et où les femmes sont compartimentées selon leurs fonctions sociales et reproductives. Dans les trois cas, ces auteures s'inscrivent dans une perspective féministe tout en s'interrogeant sur les rapports hiérarchiques entre les sexes, de même que sur l'identité sexuelle et le statut des personnages et sur leur mode de reproduction. Ainsi, l'analyse de ces phénomènes contribuera à enrichir la réflexion du groupe de recherche quant à certaines hypothèses alternatives d'organisation sociale, particulièrement sur le genre et du rapport entre les sexes.

C'est à travers l'exploration de ces modèles de sociétés post-écologiques issus de la science-fiction que nous comptons approfondir la démarche proposée par le groupe de recherche, notamment la piste ouverte par Barrère et Martucelli dans *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique* (2009), qui proposaient un type de lecture spécifique pour explorer le croisement de la sociologie et du roman, soit l'herméneutique de l'invention⁵. «Il s'agit de reconnaître donc que *le roman est porteur en lui-même d'une forme de connaissance*, mais qui peut rester, sans traduction, lettre morte.»⁶ Nous verrons comment les romans de Le Guin, Atwood et Vonarburg peuvent réellement instruire une démarche scientifique afin de renouveler la pensée sociologique et humaine, tout en influençant son cours et son développement, par les représentations inédites, étranges et nouvelles qu'elle propose du genre et de l'identité sexuelle.

³ VONARBURG, Élisabeth, *Chroniques du Pays des Mères*, Québec, Éditions Alire, 1999, 625 p.

⁴ ATWOOD, Margaret, *The Handmaid's Tale*, Toronto, Seal Books, 1985, 293 p.

⁵ BARRÈRE Anne et MARTUCELLI, Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, 356 p.

⁶ Ibid, p. 348.

L'intérêt des œuvres abordées tient d'abord au fait qu'elles s'inscrivent parfaitement dans la pensée postmoderne, en ce qu'elles mettent l'accent sur le paradoxe, la rupture, la fragmentation et le décloisonnement, éléments qui mènent naturellement vers une forme déconstruction du genre – au sens de *gender*.⁷ De plus elles participent à un phénomène fascinant, soit «l'émergence, depuis 1969, d'un groupe remarquablement homogène d'utopies féministes prônant des valeurs comme l'anarchisme et le respect de l'individu, l'égalitarisme, la fin de l'opposition entre place publique et foyer, de nouvelles conceptions de la maternité, du parentage et de l'éducation, la permissivité sexuelle, le souci de l'écologie, [...] la coopération communautaire, et la diminution radicale, sinon l'élimination de toute violence.»⁸ Ces manifestations semblent très pertinentes dans le contexte de l'identification de scénarios socio-politiques et économiques alternatifs mis en place dans des sociétés post-écologiques décrites dans la science-fiction.

⁷ ROBERTS, Robin, «Post-Modernism and Feminist Science Fiction», *Science Fiction Studies*, Vol. 15, No.2, Juillet 1990, p. 136.

⁸ BOUCHARD, Guy, «Le rôle des images du futur dans la pensée féministe», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, *Les Cahiers du Grad*, Faculté de philosophie, Université Laval, p. 3.

I. Problématique et axes de recherche

1. Le statut social et le rapport entre les sexes

Nous aborderons ces œuvres selon deux axes: d'abord, celui du **rapport entre les sexes**, qui explorera non seulement la question du statut de la femme, des pouvoirs et des rôles qui lui sont attribués (transmission des biens, des statuts, échange de partenaires), mais aussi les discours représentés dans ces romans (politiques chez Vonarburg et Le Guin, religieux chez Atwood, etc.) et leur effet sur la vision de la femme. Il serait possible d'y étudier la figure du corps féminin, à travers ses diverses représentations (notamment l'esthétique, la maladie, mais surtout la procréation et la sexualité, etc.). Enfin, une réflexion pourra être ouverte sur la possibilité de renouveler les rapports humains, le genre et l'identité par les auteur(e)s de divers courants. En effet, la question du **rapport entre les sexes** nous semble fondamentale dans la mesure où les rapports homme-femme sont un lieu privilégié de reproduction des rôles et donc des catégories sociales. À travers la représentation des tensions entre les sexes, la science-fiction interroge ces catégories et participe à leur dépassement. De manière générale, notre approche des théories et des romans étudiés est d'inspiration féministe, mais à l'instar de Sharon Taylor⁹, citant elle-même Victoria Walker¹⁰, il importe de préciser la nature de notre approche, compte du très vaste éventail des théories féministes. Ainsi, notre analyse s'inspirera de concepts empruntés à Monique Wittig¹¹, théoricienne féministe et figure historique des *gender studies*¹². Cette perspective nous aidera à explorer les

⁹ TAYLOR, Sharon C, «Dystopie et eutopies féministes : L. Bersianik. E. Vonarburg, E. Rochon», (thèse de doctorat), Montréal (QC), Université Mc Gill, 2002.

¹⁰ Walker évoque ainsi la multiplicité des approches féministes : «[t]here is no single, comprehensive definition of feminism [...]. At best, we may speak of feminisms [...]. These feminisms touch many disciplines and are often interdisciplinary in approach; feminists tend to borrow from other fields the methodological and conceptual tools that meet the needs of their work. » (WALKER, Victoria, «Feminist Criticism, Anglo American», *Encyclopedia of Contemporary Literary Theory, Approaches, Scholars, Terms*, Irena R. Makaryk, éd. Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 39.)

¹¹ WITTIG, Monique, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001.

¹² «Le genre, c'est ce qu'on pourrait appeler le sexe social», disait Christine Delphy. Les études sur le *genre* (que certains nomment l'identité sexuelle ou *gender studies*, en anglais) désignent un vaste domaine d'étude et de réflexion philosophique et littéraire sur la question des différences sociales, politiques, démographiques et autres différences non-anatomiques entre les sexes biologiques Ce champ a d'abord été

rapports de force entre les sexes et à comprendre des œuvres comme celles de Le Guin, qui sortent si bien des «catégories sexuelles normatives» et du «dogme hétérosexuel»¹³.

2. La reproduction, le genre et l'identité sexuelle

Le second axe, celui de **la reproduction, du genre et de l'identité sexuelle**, couvre les problématiques suivantes : la transformation de l'espèce humaine (êtres hermaphrodites, asexués ou hybrides), mais aussi l'évolution des capacités et des modes de reproduction des humains (notamment l'insémination artificielle ou la parthénogénèse¹⁴), la fécondation et gestation *in vitro* ou le clonage qui impliquent l'usage d'une technologie avancée¹⁵ ou la limitation des naissances. Le scénario de la surpopulation morbide¹⁶ ou celui de l'infertilité généralisée ou d'épidémies menant à l'extinction de l'espèce humaine¹⁷ pourraient également être traités en parallèle. Finalement, on s'intéressera à la vision de la maternité dans ces œuvres, mais aussi au scénario des sociétés formées d'êtres de sexe unique, presque toujours féminin¹⁸, décrites comme des utopies parfois ambiguës, comme chez Vonarburg et Gom, mais aussi dans des romans de Monique Wittig¹⁹, de Joanna Russ²⁰ et d'autres écrivaines pertinentes²¹.

exploré par les auteurs dits de la French Theory (Deleuze, Derrida, Foucault, etc), puis investi par des théoriciennes féministes telles que Luce Irigaray, Hélène Cixous, Julia Kristeva, Monique Wittig, Judith Butler, et bien d'autres.

¹³ WITTIG, Monique, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001.

¹⁴ GOM, Léona, *Le Chromosome Y*, Québec, Éditions Alire, 2000, 310 p.

¹⁵ HUXLEY, Aldous, *Brave New World*, Toronto, Vintage Canada, 2007, (1932), 407 p.

¹⁶ Solyent Green

¹⁷ ATWOOD, Margaret, *Oryx and Crake*, Toronto, Vintage Canada, 2009 (2003), 374 p.

¹⁸ Notons que les sociétés de genre uniquement masculin sont plus rares, l'écrivaine Joanna Russ interprétait ce phénomène de la manière suivante : ne se sentant pas opprimés, les hommes n'aspirent pas à la création d'un monde sans femmes, car celui-ci n'impliquerait pas pour eux un surcroît de liberté et n'aurait donc aucun intérêt à leurs yeux.

¹⁹ WITTIG, Monique, *Les Guérillères*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969.

²⁰ RUSS, Joana, *L'autre moitié de l'homme (The Female Man)*, Paris, Robert Laffont, 1975, 213 p.

²¹ TIPTREE, James (Alice Sheldon), *Par delà les murs du monde*, (Up the Walls of the World), Paris, Denoël, 1979, 493 p., TEPPER, Sheri S, *The Gates to Women's Country*, New-York, Bantam, 1989

L'étude de ces scénarios multiples et étranges nous aidera à participer à la réflexion générale sur le rôle de l'imaginaire dans la production du social et sur l'impact de la représentation sociale dans l'édification des institutions et de leur transformation. En effet, à l'instar des théoriciennes féministes citées ci-dessus, et en particulier, à la suite de Monique Wittig et de Judith Butler²², on peut estimer que «la société patriarcale assigne à l'individu un programme de vie sexuel, social et politique basé sur son sexe biologique»²³. Vonarburg et Le Guin font écho à ce phénomène : à travers leurs descriptions de modèles sociaux alternatifs, elles parviennent à déconstruire les traits sexuels traditionnellement attribués à la femme et à l'homme, offrant deux portraits de sociétés androgynes qui se posent comme le lieu d'une réorganisation des rapports sociaux, de l'identité sexuelle et des modes de reproduction.

III. *La main gauche de la nuit* (1969) et *Les dépossédés* (1974), de Ursula Le Guin

1. Ursula Le Guin et le Cycle de l'Ekumen

La main gauche de la nuit et *Les dépossédés* constituent deux des volets d'une série intitulée le *Cycle de l'Ekumen* ou encore le *Cycle de Hain*, dont font partie aussi les romans *Planète d'exil* (1966), *Le nom du monde est forêt* (1972) et *Le Dit d'Aka* (2000), créés par Ursula K. Le Guin, prolifique auteure de science-fiction et de fantasy née en Californie en 1929. Adeptes de l'exploration de thèmes anarchistes, féministes, ethnologiques, psychologiques, anthropologiques et sociologiques, Le Guin propose le postulat d'une civilisation originaire de la planète Hain, qui, après avoir frôlé l'anéantissement par auto-destruction, a tant évolué au plan intellectuel et moral qu'elle a révisé son rapport au monde et a tâché d'œuvrer au bien commun de l'humanité en fondant la Fédération des Mondes Connus.

(1988), 315 p., Marge PIERCY (*Woman on the Edge of Time*, 1976, New-York, Fawcett Colombine, 1976, 369 p.).

²² BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre*, La Découverte, 2005.

²³ TAYLOR, Sharon C, «Dystopie et eutopies féministes : L. Bersianik. E. Vonarburg, E. Rochon», (thèse de doctorat), Montréal (QC), Université Mc Gill, 2002.

La Main gauche de la nuit décrit la mission de Genly Ai, l'Envoyé de Hain sur Gethen, une planète glacée et hostile habitée par des êtres à l'identité sexuelle indéfinie. Le lecteur y assiste à la rencontre entre deux mondes, et sera témoin des difficultés auxquelles se heurte Ai, un être humain de sexe masculin, considéré par les Gethéniens comme «une anomalie sexuelle, un monstre artificiel» (Le Guin, 1971, p. 44). Comment Ai parviendra-t-il à entrer en contact avec les habitants de cette nouvelle planète? Ai aura notamment recours à l'ansible, un instrument de communication instantanée permettant à des planètes éloignées les unes des autres par plusieurs années-lumière d'établir un réseau permettant une véritable politique galactique, dans le but unique de favoriser la prospérité et le partage libre de la connaissance. Sa mission n'a en aucun cas comme but d'imposer un nouveau régime aux membres de la Ligue, malgré qu'une alliance avec la Ligue implique pour tous les alliés un respect minimal de droits de l'homme et certaines restrictions de sécurité concernant les armes autorisées en temps de guerre, entre autres. La philosophie de l'Ékumen, et donc de son émissaire, en est une de patience, car ses Envoyés doivent voyager parfois pendant des années pour parvenir à de nouvelles planètes et y rester encore plus longtemps pour convaincre leurs habitants d'adhérer au système qu'il leur propose. Notons aussi que les récits de ce cycle peuvent être lus dans n'importe quel ordre, car ils traitent de missions différentes, dans des mondes aux évolutions variables et se situant à des stades de développement économique, social et politique forts différents.

En approfondissant l'analyse du *Cycle de l'Ekumen*, il est possible de voir que ce postulat de respect de l'autre se situe aux antipodes des enjeux décrits dans *Le nom du monde est forêt* (1972), un récit dystopique où tout un peuple est soumis à l'exploitation terrienne qui s'exerce par «le travail forcé et la répression militaire sadique d'un peuple pacifique et rêveur»²⁴, et qui ne sera enrayée que grâce à l'intervention de la Fédération des Mondes Connus qui forcera les Terriens à quitter la planète qu'ils tentaient de

²⁴ BOUCHARD, Guy, «Violence et Utopie», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, *Les Cahiers du Grad*, Faculté de philosophie, Université Laval, 1992, p. 145.

conquérir. Bien qu'elle ne soit pas décrite comme un remède-miracle, la création d'un État mondial devient donc une des solutions envisagées par Le Guin, mais aussi par bon nombre de récits utopique féministes, pour enrayer la guerre.

2. Organisation politique et idéologies géthéniennes et anarresties

Plus spécifiquement, les mondes décrits par *La main gauche de la nuit* et *Les dépossédés*, comme celui figurant dans l'*Ecotopia* de Ernest Callenbach²⁵, possèdent quelques caractéristiques qui mériteraient d'être explorées. Sur Gethen, une forte tension existe entre deux royaumes voisins, la Karhaïde, monarchie dirigée par un roi fou et divisées en domaines relativement autonomes et Orgoreyn, état gouverné par des bureaucrates, nommés *les Commensaux*, soit trente-trois Chefs de District, qui forment le Gouvernement (Le Guin, 1971, p. 129) et détiennent le pouvoir exécutif et législatif.²⁶ L'unification planétaire, sous la bannière de la Fédération des Mondes Connus, basée sur la Terre, permettra de désamorcer le conflit et d'éviter la guerre. On peut établir un parallèle entre l'univers de Le Guin et celui de Callenbach, dans *Ecotopia* : sur le plan politique, il importe de mentionner que «ces sociétés sont anarchistes, en ce sens qu'elles n'ont pas, ou presque pas d'organisation étatique, leur fonctionnement reposant plutôt sur la coopération et l'entraide.»²⁷ En effet, même si une forme de gouvernement central existe dans *La main gauche de la nuit*, il s'agit d'un régime monarchique peu crédible, dirigé par un souverain fou, nommé Argaven, qui sera décrit par Aï, l'Envoyé, en ces termes peu élogieux : «Sa voix était grêle, et son visage farouche d'aliéné s'inclinait avec une expression d'arrogance bizarre » (Le Guin, 1971, p. 42) Par ailleurs, tout comme dans *Ecotopia*, ce régime laisse l'anarchie s'épanouir dans les structures sociales inférieures.

²⁵ CALLENBACH, Ernest, *Ecotopia*, Montréal, Opuscule, 1988 (1975), 321 p.

²⁶ VAILLANCOURT, Jacques, «Androgynie et rôles sexuels dans *La main gauche de la nuit* d'Ursula Le Guin», *Féminisme et androgynie : explorations pluridisciplinaires*, Lise Pelletier et Guy Bouchard, éd. *Les cahiers du Grad 7*, Québec, Faculté de philosophie, Université Laval, 1990, p. 43-53.

²⁷ Bouchard, op. cit., p. 142.

Ainsi, en Karhaïde, le système semble vaguement plus hiérarchisé qu'en Orgoreyn. Le roi règne avec une chambre haute, un parlement, et conseillé par une sorte de «vizir, Premier ministre ou conseiller; le vocable karhaïdien qui le désigne signifie : Oreille du Roi» (Le Guin, 1971, p. 14). Il s'agit de Therem Harth rem ir Estraven, président de la chambre haute qui tombera éventuellement en disgrâce, sera banni du royaume et deviendra l'ami de Genly Aï. De plus, le système karhaïdien semble fonctionner sur un modèle quasi-féodal : l'ensemble du royaume est divisé en Domaines : Estraven décrit ainsi le système politique de son pays à Genly Aï: «La Karhaïde, c'est l'ensemble de ces Domaines. Et gouverner ce pays, c'est gouverner ses seigneurs.» (Le Guin, 1971, p. 15). De son côté, à force d'observer cette société et d'écouter ses émissions radiodiffusées, Genly Aï se forge une idée peu flatteuse de ce royaume : «ce semblant de nation, unifiée depuis des siècles, n'était qu'un salmigondis de principautés sans lien, de villes et de villages, d'unités économiques tribales [...], un éparpillement de personnalités robustes, compétentes, querelleuses, rattachées par le réseau fragile d'une autorité mal affermie.» (Le Guin, 1971, p. 119). Malgré tout, la vie sociale est très organisée, selon l'appartenance à des Clans, de Foyers (où sont élevés les enfants) et des groupes tribaux. La filiation maternelle est la seule reconnue sur toute la planète qui est peuplée selon un mode particulier d'occupation.²⁸

En Orgoreyn, il n'existe pas de Foyers et les maisons, bien qu'aussi grandes que des îlots, sont «habitées par des centaines d'employés, domestiques, commis, conseillers techniques, etc. Ni famille ni parents, car le système des clans familiaux élargis, des Foyers et des Domaines [...] a été nationalisé [...] Tout enfant, à l'âge d'un an, est retiré à ses parents pour être élevé dans un Foyer Commensal. Aucun titre ne se transmet par héritage. La loi ne reconnaît pas les testaments privés et, à sa mort, tout homme laisse sa fortune à l'État.» (Le Guin, 1971, p. 138). Or, Genly Aï constatera bien vite que si le

²⁸ Les gens y vivent dans des îlots, «espèces de pensions de famille où loge la grande majorité de la population urbaine de Karhaïde. Les îlots contiennent de 20 à 200 chambres privées; les repas y sont pris en commun. Certains de ces établissements font penser à des hôtels, d'autres à des communautés coopératives.» (Le Guin, 1971, p. 19)

système d'Orgoreyn prétend offrir l'égalité des chances à tous les citoyens, à leur naissance, les hauts-gradés du pouvoir jouissent d'un confort tel qu'il en devient un luxe. Si la société d'Orgoreyn semble plus progressiste, que ses villes sont mieux organisées et plus confortables, la population baigne dans une atmosphère d'intense corruption politique et la police secrète, ses rafles et les camps de concentrations gardés secrets (l'un d'eux est très ironiquement nommé *Ferme volontaire de Pulefen*) y font régner la crainte : même l'Envoyé, Genly Aï, sera arrêté et déporté dans un camp où il frôlera la mort et d'où il sera libéré par Estraven.

Les dépossédés (1974), qualifié par son auteure d'utopie ambiguë, se déroule dans un tout autre univers, celui d'un système de planètes double, formé par Urras, une planète où règnent abondance, plaisir et décadence, sur fond de capitalisme, et sa lune, Anarres, une planète aride régie par les principes d'un communisme-libertaire (ou de l'anarcho-communisme). Presque deux cents ans plus tôt, Anarres a été cédée par les Urrastis à un puissant mouvement révolutionnaire initié par des ouvriers anarchistes et syndicalistes mené par Odo, une femme depuis décédée, mais dont l'idéologie alimente les réflexions et les références idéologiques des personnages, et dont la nouvelle langue façonne la pensée. Depuis, les Anarrestis ont fondé une société basée sur la liberté et la coopération, dans un monde pauvre, dur, dont l'isolement et la sclérose menacent les fondements. «Il n'y a pas d'État, pas de lois, pas de juges sur Anarres ; il y a seulement les autres, tous les autres».²⁹ La compétition économique n'y existe pas, les individus sont entraînés, dès l'enfance, à partager ce qu'ils possèdent et à travailler là où leurs services sont nécessaires dans un esprit de responsabilité sociale. Cependant, une certaine structure s'est formée, issue d'une centralisation de l'administration, sous la forme de la CPD (Coordination de la Production et de la Distribution), aux membres non-permanents qui occupent leur poste selon une rotation permettant à tout individu qui le souhaite d'y

²⁹ VAILLANCOURT, Jacques, «Liberté individuelle et conscience collective dans *Les Dépossédés* d'Ursula Le Guin», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, Les Cahiers du Grad, Faculté de philosophie, Université Laval, 1992, p. 105

participer.³⁰ Bien qu'on retrouve de nombreux aspects utopiques dans la description sociale d'Anarres, celle-ci est loin d'être parfaite. Même si elle ne connaît pas d'autorité coercitive et qu'elle semble très libre, la société de Shevek lui opposera de nombreux obstacles lorsqu'il tentera d'en dépasser les frontières et d'en questionner les fondements, en établissant un dialogue avec la planète Urras. Le roman nous donne aussi à voir la difficulté des conditions de vie, du phénomène de centralisation, de bureaucratisation et d'immobilisme qui menacent la santé de la structure sociale (notamment dans le cadre de l'Université et de l'Institut de physique, dont le doyen, Sabul, profite sans vergogne des recherches des autres en se les attribuant). Le roman explore aussi l'hypothèse de Sapir-Whorf³¹, en illustrant la manière dont le Pravique, la langue d'Anarres, façonne la pensée de ses habitants : sur cette planète anarchiste, l'usage du possessif est découragé et les formes syntaxiques s'organisent pour ne pas laisser transparaître de rapport à la propriété individuelle.³²

Des parallèles peuvent également être tracés entre *Ecotopia* et *Les dépossédés* : «L'Écotopie, tant qu'elle ne sera pas assurée de la bonne foi de son voisin américain, devra maintenir des institutions traditionnelles comme un ministère de la guerre, des armes, une milice et un service d'espionnage. En Anarres, par contre, la menace est interne : l'eutopie anarchiste a dégénéré parce que la pression sociale est devenue tellement forte qu'elle empêche toute créativité; la fin du récit, toutefois, laisse l'espoir

³⁰ «C'est un système de coordination pour tous les syndicats, les fédérations et les individus qui font un travail productif. Ils ne gouvernent personne ; ils administrent la production. Ils n'ont aucune autorité pour me soutenir dans mon action, ni pour m'empêcher d'agir. Ils ne peuvent que nous dire quelle est l'opinion générale à notre égard... où nous nous situons dans la conscience sociale. » (Le Guin, 1974, p. 76)

³¹ En linguistique, cette dénomination fait référence aux problèmes liés à la relativité linguistique, soit la variabilité [ou non] des représentations et des catégorisations du monde dans les langues.

³² «Ainsi, en Pravique les formes singulières du pronom possessif étaient surtout utilisées pour l'emphase; le langage courant les évitait [...] Au lieu de 'mes mains me font mal', c'était 'les mains me font mal', et ainsi de suite; pour dire 'ceci est à moi et cela est à toi' en Pravique, on disait 'j'utilise ceci et toi cela'». (Le Guin, 1974, p. 67)

d'une régénérescence possible grâce à un retour aux principes essentiels de l'anarchisme.»³³

Au cœur de ce roman, la vie des habitants d'Anarres est évoquée à travers l'enfance, la jeunesse et le voyage de Shevek, un physicien anarresti décidé à diffuser librement ses nouvelles théories à l'extérieur du système paralysé d'Anarres, sur la planète voisine et pourtant étrangère qu'est Urras. Malgré les multiples résistances qu'il rencontre de part et d'autre, Shevek luttera pour rétablir le dialogue avec Urras, à «briser le mur» qui isole Anarres du reste de l'univers : «Comme tous les murs, il était ambigu, avec ses deux côtés. Ce qui se trouvait à l'intérieur et ce qui était à l'extérieur dépendait du côté du mur d'où on le regardait.» (Le Guin, 1974, p. 11) La métaphore du mur traverse tout le roman, et demeure une image ambiguë (ce qui renvoie à l'expression de l'auteure pour qualifier son propre roman), et «Le Guin joue avec brio de cette ambiguïté : ce sont les humains qui construisent les murs et ce sont eux-mêmes qui s'y enferment.»³⁴ On remarque que, dans cette société pacifique, c'est la dictature de la norme et de la majorité qui prendra une dimension quasi-violente : Le Guin met en scène le combat d'un créateur qui se heurte aux limites de sa société (un peu comme Equality 7-2521 dans *Anthem* de Ayn Rand³⁵, dont la pensée se situe pourtant aux antipodes de celle de Le Guin). Or, Shevek est bel et bien un Odonien, malgré les barrières que lui pose le régime basé sur les idées d'Odo, il croit aux principes de coopération sociale et de solidarité, le roman décrit aussi ses tourments qu'il peut à peine s'expliquer, son déchirement entre ses convictions idéologiques et sa volonté individuelle. Ainsi, «Le Guin nous montre une anarchie qui dégénère parce qu'elle s'est éloignée de ses principes

³³ Bouchard, op. cit., p. 143.

³⁴ VAILLANCOURT, Jacques, «Liberté individuelle et conscience collective dans *Les Dépossédés* d'Ursula Le Guin», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, Les Cahiers du Grad, Faculté de philosophie, Université Laval, p. 104

³⁵ RAND, Ayn, *Anthem*, New-York, Signet Books, 1995 (1937), 105 p.

en instaurant une loi tacite qui s'exerce par l'opinion publique au détriment de la liberté individuelle [...] et elle conjugue avec brio les valeurs anarchistes et féministes.»³⁶

3. Identité sexuelle, statut et fonction sociale chez Le Guin

Malgré leurs profondes différences, les deux romans mettent en scène des univers où la fonction sociale d'une personne n'est pas déterminée par son sexe et où l'éducation des enfants devient une responsabilité collective et sociale, liée au contrôle volontaire de la population. D'ailleurs, sur Anarres, les emplois sont distribués également entre hommes et femmes, sans la moindre discrimination, contrairement au système d'Urras qui compartimente les activités humaines en fonction des sexes et dont la pensée véhicule de lourds préjugés misogynes. En témoigne un échange significatif entre Kimoe, un Urrasti et Shevek :

«- N'y a-t-il vraiment aucune distinction entre le travail des hommes et celui des femmes ? [Kimoe] – Eh bien non, ce serait une base très catégorique pour la division du travail, ne trouvez-vous pas ? Une personne choisit son travail en fonction de son intérêt, de son talent, de sa force... qu'est-ce que le sexe vient faire là dedans ? [...] les hommes travaillent peut-être plus vite – les plus forts – mais les femmes travaillent plus longtemps... J'ai souvent souhaité être aussi résistant qu'une femme. [Shevek] Kimoe le dévisagea, si choqué qu'il en oubliait les convenances» (Le Guin, 1974, p. 27)

Si les personnages des *Dépossédés* sont des êtres humains ordinaires, de sexe masculin ou féminin, les habitants de Gethen (*The Left Hand of Darkness*) semblent être des humains d'un autre type, peut-être des résultats d'une expérience génétique : ils «sont hermaphrodites et peuvent devenir tantôt mères, tantôt pères, ce qui entraîne l'égalité entre les sexes et l'absence de rôles sexuels.»³⁷ Leur cycle sexuel est équivalent au cycle des femmes humaines, soit environ vingt-huit jours, dont les trois-quarts sont passés en état de *soma* (état de latence ou d'inactivité sexuelle). Vers la fin du cycle, l'individu passe à l'état de *kemma*, l'équivalent du rut animal. Dans la première phase du *kemma*, l'individu reste hermaphrodite, jusqu'à ce qu'il entre en contact avec un partenaire lui-

³⁶ VAILLANCOURT, op. cit., p. 110-111.

³⁷ BOUCHARD, op. cit., p. 141.

aussi en état de *kemma*, recevant ainsi une stimulation hormonale accrue jusqu'au moment où se produit une prédominance des hormones mâles ou femelles chez l'un des partenaires, produisant une atrophie ou un engorgement des organes sexuels en conséquence. Puis, les partenaires entament la seconde phase du *kemma*, soit celle de l'activité sexuelle, qui dure de deux à vingt heures, mais s'il n'y a pas fécondation, les deux partenaires retournent rapidement à l'état de *soma*. (Le Guin, 1971, p. 109-110). Tout ce processus recommence chaque mois, sans que le sujet ne connaisse l'identité qui sera la sienne pour les semaines à venir. «Les êtres normaux n'ont de prédisposition ni au rôle masculin ni au rôle féminin, ils ne savent jamais lequel ils vont jouer et ne peuvent jamais choisir.» (Le Guin, 1971, p. 110) En conséquent, le viol n'existe pas, car l'accouplement nécessite biologiquement une réponse hormonale équivalente des deux partenaires. Par ailleurs, l'union monogame (nommée *oskyomma*) entre partenaires qui se sont juré fidélité (serment qui peut être révoqué, mais jamais répété deux fois dans une vie) constitue la base des Foyers Claniques et des Domaines de la structure sociale karhaïdienne. (Le Guin, 1971, p. 111) Cette union monogame est interdite aux couples incestueux, dont l'union informelle est cependant autorisée.³⁸

Même si Gethen est loin de constituer un exemple d'utopie parfaite, l'androgynie de ses habitants semble participer au maintien de la paix : «Pas de division de l'humanité en forts et faibles, protecteurs et protégées, être dominateurs et créatures soumises, maîtres et esclaves, éléments actifs et passifs. Toute cette tendance au dualisme qui imprègne la pensée humaine peut se trouver atténuée ou modifiée sur Nivôse [l'autre nom de la planète Gethen]» (Le Guin, 1971, p. 113) Sur Gethen, il n'y a pas de division des tâches et du travail en fonction du sexe, car tous les individus peuvent enfanter tour à

³⁸ Ce régime permet donc une équité biologique parfaite entre les êtres, car, comme le dit Ong Tot Oppong, investigateur humain sur Gethen : «Si quiconque, de dix-sept ans jusque vers trente-cinq ans, peut toujours, (...) être cloué par une grossesse, il en résulte que personne ici ne peut être cloué aussi radicalement que les femmes ont des chances de l'être ailleurs – psychologiquement ou physiquement. Servitude et privilège sont répartis assez équitablement; chacun a le même risque à courir ou le même choix à faire. Et, pourtant, personne ici n'est tout à fait aussi libre que l'est un homme libre partout ailleurs.» (Le Guin, op. cit., p. 113)

tour et après le sevrage, les enfants sont élevés par le clan³⁹. Comme le constate Oppong, une ancienne observatrice humaine ayant précédé Genly Aï sur Gethen : «Il n'y a aucune place pour nos schémas courants de relations sociosexuelles. [...] Ils ne voient en leur semblables ni des hommes ni des femmes. Et c'est là une chose qu'il nous est presque impossible d'imaginer. Quelle est la première question que nous posons sur un nouveau-né? [...] Un homme veut faire valoir sa virilité, une femme sa féminité, si indirect et subtil que puisse être l'hommage qui leur est rendu. Sur Nivôse, cet hommage n'existe pas. C'est uniquement comme être humain qu'on y est respecté et jugé. C'est une expérience bouleversante.» (Le Guin, 1971, p. 113-114) Ce clin d'œil venu d'un autre temps nous rappelle à nous, lecteurs humains, que si l'absence de différenciation sexuelle est naturelle pour les Getheniens, elle se révélera troublante pour tout observateur humain qui s'y rendrait. Ce sera le cas pour Genly Aï, conditionné par l'hétéronormativité qui règne sur Hain, comme sur la Terre, face à des êtres qu'il ne peut percevoir, avec un malaise persistant, qu'à travers les concepts masculins et féminins.⁴⁰ C'est pour cette déconstruction des catégories sexuelles, des «oppositions duelles» explorées par Hélène Cixous et Catherine Clément⁴¹, qui relèvent également de ce que Monique Wittig critiquait et définissait comme «la pensée straight», que le roman de Le Guin offre un tel intérêt : c'est un des rares univers où, ne fonctionnant pas sur un mode hétérosexuel, la société fonctionne sans la nécessité ontologique de «l'autre-différent», car les êtres y sont l'un et l'autre à la fois et successivement.⁴² Comme le dit Vaillancourt, ce que nous découvrons dans ce roman, «c'est un homme qui, mis en présence d'être ambigüs,

³⁹ «La division des sexes pose le problème de l'exploitation de cette division par l'un ou l'autre de ces genres et l'androgynie, à cet égard, jouit d'une double protection : au niveau social, elle enrayer toutes discriminations fondées sur le sexe et au niveau individuel, elle pose le rapport avec l'autre sur un pied d'égalité.» (Vaillancourt, op. cit., p. 52)

⁴⁰ Un soir, au coin du feu, en compagnie d'Estraven qui deviendra plus tard son ami(e), Genly Aï réfléchit : « J'étais encore incapable de voir les êtres de cette planète comme ils se voient eux-mêmes. Je m'y efforçais, mais sans réussir à autre chose qu'à voir en chaque habitant d'abord un homme, ensuite une femme, également gêné de le ranger artificiellement dans l'une ou l'autre de ces catégories, si étrangères à sa nature et si essentielles à la mienne. » (Le Guin, 1971, p. 21)

⁴¹ CIXOUS, Hélène et Catherine CLÉMENT, *La jeune née*, U.G.E., 10-18, 1975.

⁴² WITTIG, Monique, «La pensée straight», *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 48)

apprend à se connaître, à se reconnaître par-delà sa détermination physico-sexuelle, à se reconnaître comme faisant partie d'un genre plus grand que le genre sexuel : le genre humain.»⁴³ En plus des conséquences sociales majeures de cette androgynie biologique, autrement nommée hermaphrodisme, ce phénomène se reflète dans la pensée religieuse, notamment dans celle du Handdara, que Genly Aï décrit comme suit : «une religion sans institution, sans prêtres, sans hiérarchie, sans vœux, sans crédo; aujourd'hui encore je serais incapable de dire si elle comporte un Dieu. » (Le Guin, 1971, p. 69) C'est dans les textes poétiques sacrés Handdara qu'on retrouve le *lai de Tormor*, qui reflète un imaginaire de l'unité, qui ont inspiré le titre de l'œuvre : «*Le jour est la main gauche de la nuit / et la nuit la main droite du jour*» (Le Guin, 1971, p. 271). Tout se passe comme si le défi de Genly Aï était justement de transcender le dualisme propre à la vision humaine du monde, pour percevoir les choses autrement qu'en fonction des catégories qui les opposent (homme/femme, hiver/été, etc.). Son long voyage et, surtout, son étrange amitié avec Estraven, lui permettra de s'ouvrir à une réalité toute différente et «de connaître une humanité nouvelle.» (Le Guin, 1971, p. 341)

Par ailleurs, pour l'observatrice humaine Ottong, l'hypothèse de l'expérience génétique pourrait être justifiée par la volonté d'élimination de la guerre. «Les anciens Hainiens auraient-ils postulé un rapport de cause à effet entre la capacité sexuelle continue et l'agression collective organisée [...] ? Ou bien [...] considéraient-ils la guerre comme activité de remplacement purement masculine, un vaste Viol, et voulaient-ils par conséquence éliminer la virilité qui commet le viol et la féminité qui le subit?» (Le Guin, 1971, p. 115) Le fait est que les royaumes de Karhaïde et d'Orgoreyn n'ont jamais encore connu de guerres. Or, la violence prend une forme tout aussi inquiétante : la persécution, l'exil et la mise à mort des opposants politiques, en Karhaïde, la déportation et le travail forcé dans des camps des ennemis du régime d'Orgoreyn, qui sont drogués, soumis à une castration bio-chimique, sous-alimentés et qui meurent par milliers, oubliés. Ainsi, on ne pourrait prétendre qu'une solution parfaite se trouve dans une forme d'effacement de la

⁴³ Vaillancourt, op. cit. p. 45.

différence sexuelle, même si celle-ci semble résoudre naturellement toute une autre gamme de problèmes humains.⁴⁴

Concernant la sphère plus intime, dans *Les Dépossédés*, la permissivité sexuelle est de mise, de manière indifférenciée pour des unions hétérosexuelles, homosexuelles ou mixtes, et l'union monogamique hétérosexuelle est rare sur Anarres, où les couples sont fréquemment séparés à cause de leurs fonctions et de leurs travaux communautaires, comme le seront Shevek et Takver, qui s'aiment, mais ne pourront élever leurs enfants ensemble. Ainsi, en plus d'une organisation à tendance anarchique assurant un minimum vital à ses habitants, on pourrait vérifier l'hypothèse selon laquelle l'égalité des sexes serait un des facteurs-clé du maintien de la paix dans les univers pourtant rudes et imparfaits créés par Le Guin, ce qui offre une riche matière à réflexion⁴⁵.

Si, à première vue, les œuvres de Le Guin semblent fort éloignées des enjeux et préoccupations du monde contemporain, notamment en raison du fait que leur intrigue se déroule sur des planètes autres que la nôtre, on ne peut qualifier l'univers qu'elle a mis en place comme étant de nature purement imaginaire.⁴⁶ On y retrouve en effet un discours élaboré sur la science, l'égalité des sexes ainsi que des références directes à des modes d'organisation politique qui nous sont familiers, tant dans le système capitaliste nord-américain que dans des régimes communistes actuels, montrant en même temps l'intérêt

⁴⁴ Dans un article daté de 1976, Le Guin s'interrogeait ainsi sur la nécessité du genre : «To me the female principle is, or at least historically has been, basically anarchic. It values order without constraint, rule by custom not by force. It has been the male who enforces order, who constructs power structures, who makes, enforces, and breaks laws. On Gethen, these two principles are in balance : the decentralising against the centralising, the flexible against the rigid, the circular against the linear.» (LE GUIN, Ursula K., «Is Gender Necessary?», *Aurora : Beyond Equality*, eds. Vonda Mac Intyre and Susan J. Anderson, 1976, p. 134.

⁴⁵ Guy Bouchard offrait la réflexion suivante sur la vision de l'androgynie dans *Les dépossédés* : «L'androgynie s'y exprime sous la forme de l'égalité entre les sexes, la responsabilité du soin des enfants incombant à la société, le travail domestique relevant de l'entreprise collective et le travail étant choisi non selon le sexe des individus mais selon leur intérêt, leur force, leur talent.» (BOUCHARD, Guy, «Androgynie et utopie», *Féminisme et androgynie : explorations pluridisciplinaires*, Lise Pelletier et Guy Bouchard, éd. *Les cahiers du Grad 7*, Québec, Faculté de philosophie, Université Laval, 1990, p. 24-25.)

⁴⁶ KLEIN, Gérard et ASTLE, Richard, «Le Guin's Aberrant Opus : Escaping the Trap of Discontent», *Science Fiction Studies*, Vol. 4, No. 3, The Sociology of Science Fiction, Nov. 1977, p. 287.

et la nécessité, pour les deux communautés, d'établir et de maintenir un dialogue. Comme le mentionnent les auteurs Klein et Astle, «History is neither an accumulation of experiences, but a confrontation of experiences [...] Further, it becomes absurd to condemn a society or to propose an eternal model, even one conceived as evolving.»⁴⁷ À travers le portrait de l'Ekumen, institution planétaire de la communication, de l'éducation et de la sagesse⁴⁸, Le Guin nous ouvre une perspective nouvelle, qui nous invite à réfléchir avec lucidité à des modes alternatifs de fonctionnement social, sans nous imposer la nécessité d'un choix.

IV. *The Handmaid's Tale* (1985) de Margaret Atwood

1. Gilead ou l'Amérique malade

Dystopie féministe par excellence, *The Handmaid's Tale* se démarque en tant que fiction spéculative par sa dénonciation des dangers potentiels qui guettent la civilisation nord-américaine. Elle se déroule au sein de la société ultra-religieuse, totalitaire et répressive de Gilead, dans une époque qui pourrait être celle des années 1980, période tout juste située après l'avènement du féminisme des années 1970, sur fond d'une Amérique malade, ravagée par la guerre et la pollution. La trame narrative de *The Handmaid's Tale*, se construit sous la forme d'un récit enregistré sur cassettes, composé des souvenirs d'Offred, une *Handmaid* de 33 ans, dont le véritable prénom a été effacé en faveur d'une simple désignation par son appartenance à la famille d'un haut dirigeant (of-Fred) à qui elle doit servir de mère porteuse. Le récit évoque non seulement la vie d'Offred à Gilead, la rééducation qu'elle a subie dans les *Red Centers*, les «Cérémonies» avec le *Commander* et son épouse, mais également les souvenirs de sa mère (devenue *Unwoman*), de son mari et de sa fille disparus lors de leur tentative de fuite vers la frontière canadienne. Nous pourrions traiter d'abord du statut de la femme chez Atwood, des pouvoirs et des rôles qui lui sont attribués et qui se traduisent par un code de couleur. Nous verrons ensuite comment le discours Biblique conditionne un divorce radical entre

⁴⁷ Ibid., p. 288.

⁴⁸ THEALL, Donald F., «The Art of Social Science Fiction : The Ambiguous Utopian Dialectics of Ursula K. Le Guin», *Science Fiction Studies*, Vol. 2, No. 3, (Nov. 1975), p. 259.

le corps et l'esprit, en opposant procréation et sexualité, et ce, tout en maintenant une vision animalisante de la femme. Enfin, nous constaterons que la richesse de ce roman tient à une subversion orchestrée par l'auteure de ce dualisme réducteur et de l'exploitation de deux tendances féministes opposées.

2. Compartimentation des fonctions et des statuts féminins

Le statut de la femme et le rôle qui lui est attribué se trouve au cœur de l'œuvre d'Atwood: à Gilead, le pouvoir est détenu par les hommes les plus âgés, comme le *Commander*, qui n'est nommé que par son titre de pouvoir. Du côté féminin, l'auteur procède à une division des tâches par catégories de femmes : les *Wives* qui gèrent la maison, les *Handmaids* qui enfantent, les *Marthas* qui agissent comme femmes de ménage et cuisinières, les *Econowives* qui s'occupent de toutes ces tâches en même temps, les *Aunts*, formant une sorte de Gestapo féminine et qui entraînent brutalement leurs semblables à se soumettre et à servir les intérêts de l'État à travers une forme de lavage de cerveau. On retrouve enfin les *Unwomen*, les rebelles qui meurent à petit feu dans les colonies, sans oublier les prostituées qui vivent en marge de la société. Les déplacements des *Handmaids* et des *Wives* sont restreints à un territoire et à un itinéraire quotidien répétitif, avec quelques rares sorties à l'occasion d'un accouchement, d'une exécution publique ou d'une visite mondaine. Chacune a sa place, son rôle social et domestique, chacune est associée à une couleur de vêtement obligatoire en fonction d'une étiquette réductrice de son rôle féminin⁴⁹ : les femmes fertiles portent le rouge, couleur associée au sang menstruel et donc à la fertilité. Les femmes infertiles ou âgées, le bleu et les fillettes, un blanc virginal; les *Aunts* se vêtent d'un uniforme marron et les *Marthas* sont habillées de vert, associé aux travaux salissants. De leur côté, les *Econowives* portent des robes tricolores, alors que *Unwomen* portent le gris.

⁴⁹ GENTY, Stéphanie, «Parodie et paradoxe : *The Handmaid's Tale* comme dystopie féministe» dans *The Handmaid's Tale, Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./Agrégation Anglais, 1998, p. 61.

Comme toutes les *Handmaids*, Offred a perdu son nom, et n'est désignée que par son appartenance au Commander, dont le prénom est Fred. «Appartenant à leur Commandant, [*les Handmaids*] perdent toute identité propre et changent de nom en changeant de maison. L'éloquent préfixe 'of', dans Ofglen, Ofwarren, dit le découpage du nom, la relation vassale, l'interchangeabilité et l'indifférenciation».⁵⁰ Enfin, le mot *Handmaid* se traduit littéralement par le terme «servante» : sa fonction se réduit à la soumission et à l'obéissance, ce qui l'apparente autant à la religieuse qu'à la prostituée. À Gilead, sorte de dictature des signes, l'emprise des signes est donc très étendue et les catégories nombreuses.⁵¹ Paradoxalement, même si elles sont étiquetées en fonction de la couleur et du nom qu'elles portent, tout accès à l'ensemble des signes culturels leur est refusé, notamment l'écriture et la lecture : même les enseignes des magasins ne comportent aucune lettre, mais seulement des dessins.

3. Théocratie et idéologie

Il conviendrait aussi d'examiner les fondements idéologiques de la société de Gilead : dans son roman, Atwood a imaginé une théocratie basée sur une interprétation littérale de la Bible. Le pouvoir est détenu par un groupe fondamentaliste nommé *The Sons of Jacob*. Dans un pays ravagé par la pollution, où les dirigeants et leurs épouses sont en grande majorité stériles, les *Handmaids*, rares femmes encore fertiles, servent de mères porteuses, selon un précédent biblique. Ainsi, l'exergue du roman reprend un passage de la Bible qui servira d'inspiration aux dirigeants de Gilead, soit celui où Rachel demande à son mari Jacob de s'unir à sa servante Bilhal pour lui donner des enfants dont elle accouchera sur ses genoux. Les *Handmaids* ne peuvent d'ailleurs communiquer entre elles que par l'échange de formules rituelles et creuses du genre «*Blessed be the fruit*», «*May the lord open*» et «*Praise be*». Si ces formules révèlent encore la tyrannie

⁵⁰ LOUVEL, Liliane, «Les secrets de la servante» dans *The Handmaid's Tale, Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./ Agrégation Anglais, 1998, p. 134.

⁵¹ Cela nous renvoie à la réflexion suivante de Baudrillard : «Dans les sociétés de castes, féodales ou archaïques, sociétés cruelles, les signes sont en nombre limité, de diffusion restreinte, chacun est une obligation réciproque entre castes, clans ou personnes : ils ne sont pas arbitraires». (BAUDRILLARD, Jean, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, p. 78)

des codes qui règne à Gilead, elles comportent aussi une très forte connotation religieuse et une référence à l'unique raison d'être des *Handmaids* : la reproduction. Par ailleurs, le régime de l'État est évidemment basé sur une législation pro-vie : les médecins pratiquant des avortements sont perçus comme des criminels, même de manière rétroactive. Ils sont exécutés et leur corps est pendu à des crochets et exposés aux regards de la foule. Enfin, conformément au postulat biblique, toutes les femmes sont condamnées à enfanter dans la douleur. Si elles souffrent et mettent leur vie en péril à chaque accouchement, les femmes sont aussi menacées de mort si elles ne procréent pas : lors de son passage chez le médecin, Offred se rappelle avec ironie les paroles de Rachel : « *'Give me children or else I die'*. *There is more than one meaning to it* » (Atwood, p. 57).

Ainsi, le message biblique est sans cesse utilisé pour baliser les fonctions reproductrices de la femme : Gilead compartimente tout pour mieux contrôler. Dans la même veine, on sent l'influence de la pensée judéo-chrétienne dans la **séparation corps-esprit** qui régit la vie à Gilead, société patriarcale à souhait, particulièrement dans le processus de reproduction des personnages, qui se traduit par **un divorce radical entre conception et sexualité**. En effet, l'image qu'Offred a d'elle-même finit par être conditionnée par cet environnement oppressant, elle ne se perçoit plus que comme un «calice ambulante» ou une «matrice avec deux jambes» (Atwood, p. 128), une sorte de machine qui la ravale au rang d'objet, car elle n'existe qu'à travers son utérus. Paradoxalement, même si elles sont ravalées tout entières à leur fonction reproductrice, toute forme d'érotisme est impensable pour les *Handmaids* et les amples costumes monastiques dont elles sont affublées en témoignent clairement⁵². Dans cet univers de pudibonderie et de répression sexuelle, on retrouve des maisons closes, dont l'une porte

⁵² Cette situation est profondément contradictoire : elles sont à la fois des symboles reproducteurs ambulants et radicalement asexuées. Ce paradoxe nous renvoie à la réflexion de Michel Foucault : «Par quelle spirale en sommes-nous arrivés à affirmer que le sexe est nié, à montrer ostensiblement que nous le cachons, à dire que nous le taisons, et ceci en le formulant en mots explicites, en cherchant à le faire voir dans sa réalité la plus nue, en l'affirmant dans la positivité de son pouvoir et de ses effets?» (FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité, La volonté de savoir* (tome I) Paris, Gallimard, 1976, p. 16)

le nom très évocateur de *Jezebel*, où s'entassent des prostituées maquillées et accoutrées des costumes les plus vulgaires et risibles qui soient⁵³.

Enfin, c'est dans la description de la «Cérémonie» qu'on retrouve la situation la plus dysphorique : les enfants de l'élite sont conçus par une sorte d'accouplement assisté et froid. Les rapports entre la *Handmaid* et le *Commander* se font tout habillés, baignés d'une lumière crue, sous les yeux et entre les jambes de l'Épouse, qui tient les deux mains de la *Handmaid*, comme pour signifier l'union des deux chairs. Cette farce artificielle commence par la lecture solennelle d'une prière de la Bible (celle de Rachel à son mari), puis le *Commander* soulève la robe de la *Handmaid* et fait son office (Atwood, p. 88). Si elle réussit à tomber enceinte et à mener sa grossesse à terme, la *Handmaid* accouchera entre les jambes de l'Épouse, qui donnera symboliquement naissance à l'enfant. Par son nom et le jeu de rôles qu'elle implique, cette «Cérémonie» se construit en tant que performance quasi-théâtrale, avec ses acteurs, ses costumes, son texte. Ici, ce n'est pas le genre qui est joué, mais bien la fécondation et la maternité : l'Épouse joue un rôle, espérant s'appropriier les attributs de l'autre (Offred). Si un enfant est conçu, elle pourra alors jouer la maternité, et s'en attribuer la fonction sociale et le prestige.⁵⁴ Un détachement s'observe ainsi entre la mère biologique et la mère officielle, et l'utérus n'existe plus en tant qu'organe intime d'un corps vivant, mais bien comme un lieu de transit régi et exploité par le domaine public⁵⁵. À l'instar de Baudrillard, on pourrait y

⁵³ Chez Atwood, peu importe la catégorie à laquelle elle appartient, *handmaid*, *éconowife* ou prostituée, qu'elle soit asexuée ou hypersexualisée, la femme demeure esclave de ce que Wittig nommait «la catégorie de sexe», qu'elle définit comme «le produit de la société hétérosexuelle qui fait de la moitié de la population des êtres sexuels en ce que le sexe est une catégorie de laquelle les femmes ne peuvent sortir». Elles deviennent très visibles en raison de leur appartenance au sexe féminin, «elles doivent arborer leur étoile jaune, leur éternel sourire, jour et nuit». (WITTIG, Monique, «La catégorie de sexe», *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 48)

⁵⁴ Ce phénomène étrange fait songer aux travaux de Judith Butler sur la performance et la théâtralité du genre. Chaque mois, Offred doit répéter cette performance, jouant une comédie imposée par la norme, sans y croire. À Gilead, c'est la fonction féminine de la maternité et non le genre, qui devient une fiction. Pour l'Épouse, elle deviendra éventuellement un récit qu'on raconte sur soi et qu'on répète tous les jours. (BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre*, La Découverte, 2005.)

⁵⁵ «Between wife and servant is the womb, detached and dispossessed, awaiting the male seed. Thus both the wife's and the Handmaid's identities are erased for neither is really accounted for during the ceremony, they are merely instruments of the holy design. Ritual and performance are an integral part of women's representative roles in the Empire of Gilead, their uniform both signify disguise – the erasing of individuality – and an identifying code.» (STURGESS, Charlotte, «The Female Body as Representation

voir un simulacre de la plus belle espèce. C'est par cette sorte d'immaculée conception que l'Épouse peut enfin devenir mère, même si l'enfant ainsi conçu, arraché à sa mère biologique, ne fait que lui rappeler sa propre stérilité.

4. Gilead, dystopie féministe

L'univers de Atwood peut donc être assimilé à la plus terrible dystopie qui soit, et le traitement réservé aux femmes par cette société peut être qualifié ainsi : «*the ultimate feminist nightmare*». ⁵⁶ Cette représentation s'oppose à des univers féministes inventés depuis les années 1970 par des auteures telles que Joanna Russ, Ursula Le Guin ou Élisabeth Vonarburg. C'est d'ailleurs Offred qui, par esprit de rébellion, décrira l'accouchement d'une autre *Handmaid*, en termes animalisants, se moquant ainsi que l'atmosphère solennelle qui règne dans la pièce où s'accomplit la mascarade de la double naissance. Dans ce contexte, cette description animalisée de l'accouchement d'une femme ⁵⁷ est donc faite avec un réalisme cru qui vient démolir l'illusion de contrôle du social.

S'il est vrai que la séparation corps-esprit semble constituer l'un des motifs récurrents de l'œuvre d'Atwood, c'est justement par la subversion interne qu'elle fait de

and Performance in Margaret Atwood's *The Handmaid's Tale*», dans *The Handmaid's Tale, Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./ Agrégation Anglais, 1998, p. 71-80.)

⁵⁶ On doit cette expression à Maureen Freely. (FREELY, Maureen, *Observer*, 10145, mars 1986, p. 25.)

⁵⁷ On retrouve même fréquemment un regard dégoûté sur la reproduction naturelle dans les œuvres de science fiction, que ce soit au cinéma ou en littérature. Moisseeff écrit à ce sujet ce qui suit : «Dans *Le meilleur des mondes*, la viviparité est perçue comme une infâme chose du passé ne survivant plus que dans quelques réserves de *sauvages*. *La civilisation*, répète Huxley, *c'est la stérilisation*. Pour être des humains véritables, des civilisés, il faut jouir pleinement, c'est-à-dire libérés du joug reproducteur. L'érotisme est l'apanage de l'humanité. Il s'inscrit pleinement dans la culture tandis que la procréation naturelle rabaisse au niveau de la nature, et par là, de l'animalité. De fait, la science-fiction contemporaine tend à dépeindre la viviparité comme une forme de parasitisme animalisant. L'aspect parasitaire et pullulant de la reproduction des insectes en font des personnages privilégiés par la science-fiction hollywoodienne [comme dans la série des *Alien*]. Le combat de la culture contre la nature est dépeint comme une bataille sans fin entre l'humanité – fortement américanisée – et des espèces extra-terrestres insectoïdes tendant à parasiter les humains pour se reproduire. L'association sexualité/procréation est décrite comme potentiellement létale pour l'humanité. » (MOISSEEFF, Marika, «Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de science-fiction?», www.formes-symboliques.org/article.php)

ce dualisme réducteur, hérité du patriarcat, que l'auteure confère à son roman toute sa profondeur. En effet, Atwood se réclame de deux tendances de la pensée féministe, depuis les années 1960-1970; la première met en lumière les aspects oppressants de la maternité et prétend que les capacités reproductives de la femme les exposent au contrôle des hommes, tout en décrivant l'accouchement et l'éducation des enfants comme une expérience lourde et pénible. La seconde tendance, plus récente, traite le sujet d'une manière positive et présente la maternité comme une source de plaisir, mais aussi de pouvoir. La richesse du roman d'Atwood la situe à la croisée des chemins; elle parvient à y réunir deux perspectives opposées.

Premièrement, ce roman présente de manière saisissante une ambivalence fondamentale dans l'expérience même de la maternité, qui révèle toute l'ambiguïté du système patriarcal : d'un côté, le pouvoir immense qu'il confère à la femme porteuse de vie; et de l'autre côté, sa grande vulnérabilité en raison de l'aspect fragilisant de la grossesse, mais aussi de tout le système de lois et de sanctions qui la maintient dans l'impuissance, afin de limiter les pouvoirs qu'elle détient naturellement.⁵⁸ Comme toutes les *Handmaids*, Offred et à la fois toute puissante et soumise, elle détient le pouvoir suprême de donner la vie – une des *Handmaid* enceinte est décrite par Offred en ces termes : «*her belly, under her loose garment, swells triumphantly (...) she's a magic presence to us, an object of envy, we covet her.*» (Atwood, p. 25) - mais elle n'a aucun droit, aucune existence légale et sociale. Soulignons aussi qu'Atwood n'a pas versé dans le manichéisme homme/femme, vu que l'un des personnages les plus sadiques du roman est une femme, *Aunt Lydia*.

Deuxièmement, l'œuvre reflète parfaitement l'ambivalence éternelle entre deux concepts établis par Adrienne Rich⁵⁹, soit la maternité comme institution (essentiellement construite par le patriarcat pour contrôler les capacités reproductrices de la femme) et la maternité comme expérience (qui serait un outil potentiel de plaisir et d'épanouissement).

⁵⁸ PALMER, Paulina, «Motherhood and mothering», *Contemporary women's fiction : Narrative practice and feminist theory*, University Press of Mississippi, 1989, p. 99-100.

⁵⁹ RICH, Adrienne, *Of Woman born : Motherhood as Experience and Institution*, New-York, WW Nortons co. Inc., 1986, p. 371-396.

En effet, si dans le présent, Offred est totalement aliénée par le système de Gilead qui la traite comme une machine, elle a, par le passé, été la mère d'une fillette qu'elle a tendrement aimée : pour elle, être mère a jadis été une expérience heureuse, comme en témoignent les passages où elle parle de sa fille perdue, de son émouvante odeur de bébé, de son corps d'enfant (Atwood, p. 59). En cela Atwood offre une perspective intéressante, car elle fait alterner des épisodes d'euphorie et de dysphorie maternelle.

Enfin, la révolte suprême d'Offred se manifestera dans ses rencontres illicites avec Nick, le chauffeur du Commander, dont elle tombe amoureuse et avec qui elle bafoue tous les interdits de Gilead en unissant amour, sexualité et conception d'un enfant (à la fin du roman, elle pense être tombée enceinte de lui). *The Handmaid's Tale* se pose ainsi comme le lieu de rencontre de toutes les ambivalences : celle de la procréation et de la maternité tantôt euphorique, tantôt dysphorique, mais aussi celle du pouvoir masculin et féminin, et celle du statut de puissance ou de vulnérabilité féminines produits par l'expérience de la procréation. Chez Atwood, on retrouve une grande richesse de perspectives personnelles et sociales, psychanalytiques et politiques : comme le mentionne Palmer, «the novel, while organized around the motif of the fractured self, simultaneously prioritizes the theme of collective feminist struggle».⁶⁰

V. *Chronique du Pays des Mères, Élisabeth Vonarburg, (1992)*

1. Une dystopie gynocratique

Au Pays des Mères, dans un futur éloigné imaginé par Vonarburg (quelque part au début du quatrième millénaire), survit un peuple décimé par les ravages environnementaux, composé presque essentiellement de femmes, en raison d'une catastrophe ayant réduit très fortement le nombre de naissances masculines. Lauréate du prix spécial du jury du *Philip K. Dick Award* pour la traduction anglaise de ce roman (*In Mother's Land*), auteure née à Paris en 1947 et vivant au Québec depuis 1973, Vonarburg a imaginé un monde radicalement différent du nôtre, par la description de modes

⁶⁰ PALMER, op. cit., p. 106.

alternatifs de reproduction et par la nature de la prétendue utopie féministe qu'elle y explore.

Vonarburg prend soin d'exposer au lecteur la chronologie des événements ayant précédé l'instauration du régime du Pays des Mères. C'est ainsi qu'on peut suivre l'évolution de l'humanité, d'abord à travers l'époque du Déclin - qui correspondrait à l'avenir immédiat de notre époque - marqué par des changements climatiques, des catastrophes naturelles et des mutations génétiques (ou une épidémie) causant la diminution des naissances masculine. Les hommes y ont réduit les femmes en esclavage, sous le régime des Harems. Mais les femmes se révoltent, prennent le pouvoir et fondent une société de type gynocentrique (une dystopie on ne peut plus *noire* pour les mâles de l'espèce humaine) où les hommes stériles sont impitoyablement exterminés. C'est l'époque bien nommée des Ruches. Enfin, «la dissémination d'une religion et d'une philosophie pacifistes entraînent la métamorphose de cette époque des Ruches en une dystopie gynocratique *rose* pour les hommes : c'est le Pays des Mères.»⁶¹

Dans cet univers, les Mères (nommées Captés) sont les seules à pouvoir faire leurs «enfants» avec les Mâles, les autres femmes doivent compter sur une forme très sommaire d'insémination artificielle. Les hommes sont obligés de voyager et de faire leur «service» en tant que reproducteurs à plusieurs endroits pour éviter la consanguinité et la dégénérescence, et sont donc souvent traités comme des animaux reproducteurs. Quant à elles, les femmes se doivent d'essayer d'avoir des enfants jusqu'à la ménopause ou jusqu'à ce qu'elles soient déclarées stériles. Chaque région est dirigée par une Mère, et toutes les Mères décident ensemble de l'avenir du Pays, suivant un modèle gynocratique. Comme le résume Guy Bouchard, Vonarburg opère, dans un premier temps, une inversion de la logique patriarcale, au plan politique, idéologique et social.⁶²

⁶¹ BOUCHARD, Guy, «L'inversion des rôles masculins et féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*», *Solaris*, 112, Vol. 20, No. 3, hiver 1994, p. 29.

⁶² «Dans une gynocratie, il va de soi que le pouvoir appartient aux femmes, et que les hommes en sont exclus. Dans le cas du Pays des Mères, cette exclusion opère à tous les niveaux, depuis l'Assemblée de la Famille jusqu'à l'Assemblée provinciale et à l'Assemblée générale des Mères, c'est-à-dire des responsables de chacune des cités contrôlées par une Famille particulière [...] Ce sont les femmes qui sont responsables de la production de la nourriture et des biens de consommation et d'utilisation [...] ce sont elles qui se

2. Le discours religieux et les signes

Ce monde est également régi par un système de signes qui lui est propre et le structure : chez Vonarburg, tous les êtres humains, filles, femmes, garçons et hommes, sont classés par couleurs : le vert est porté par les enfants, le rouge par les adultes fertiles (comme chez Atwood) et le bleu par les adultes infertiles ou âgés. Par ailleurs, on y assiste à un intéressant phénomène de «féminisation de la langue qui reflète un désir chez les femmes de renverser le sexisme linguistique (de l'époque des Harems) afin de promouvoir un gouvernement matriarcal.»⁶³: les néologismes sont d'emblée féminins («périgrine», «printane», etc.). En ce qui a trait aux accords, c'est le féminin qui l'emporte («tout le monde avait été punie»)⁶⁴. Au début du roman, Lisbeï enfant décrit en ces termes les jeux des garçons de sa garderie: «Ce n'est pas comme Rubio, Turri et Garrec qui jouent toutes seules aussi dans un autre coin – mais on dit *ils* ; on dit les *garçons*. » (Vonarburg, 1992, p. 5). Ce procédé nous renvoie au projet qu'avait Monique Wittig dans son roman intitulé *Les Guérillères* (1969), où elle avait établi le pronom «elles comme le sujet humain absolu avec élimination de toute autre variantes dans les deux premiers tiers du livre.» Or, si elle est plus radicale que celle de Vonarburg, dont l'universalisation du genre féminin n'a pas un impact aussi profond sur l'écriture, cette transformation du langage visait un but bien différent, ce que Wittig confirme dans «La marque du genre»: «La direction vers laquelle j'ai tendu avec ce *elles* universel [utilisé ici comme personnage et entité collective] n'a pas été vers la féminisation du monde (sujet d'horreur aussi bien que sa masculinisation) mais que j'ai essayé de rendre les catégories du sexe obsolètes dans le langage.»⁶⁵

livrent à l'exploration de nouveaux territoires, et à ce substitut du service militaire qu'est la Patrouille ; et ce sont elles qui contrôlent le savoir et le font progresser. Les hommes, eux, sont nommément exclus des associations de chercheuses, ils ne peuvent être gardiennes communicatrices ou «Mémoires», certaines études leur sont interdites, de même que les épreuves de tir et d'adresse lors des Jeux annuels. À la limite, ils n'ont qu'un seul véritable rôle, celui de reproducteur, qu'ils exercent pendant leur période de fertilité avant de rejoindre les rangs des Bleus.» (BOUCHARD, Guy, «L'inversion des rôles masculins et féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*», *Solaris*, 112, Vol. 20, No. 3, hiver 1994, p. 30)

⁶³ TAYLOR, op. cit., p. 224

⁶⁴ BOUCHARD, «L'inversion des rôles masculins et féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*», p. 30.

⁶⁵ WITTIG, Monique, «La marque du genre», *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 136-137.

Au Pays des Mères, la religion conditionne une nouvelle vision des rapports entre les sexes : les femmes ont créé le Pays des Mères grâce à une prophète, Garde, qui leur a enseigné la parole d'Elli, déesse à la fois femelle et mâle, donc androgyne. Il est curieux de noter que la pensée d'Elli propose une nouvelle version de la Genèse où figure une image inversée de la Chute originelle: la femme y fut créée avant l'homme, qui attisa la colère d'Elli en mangeant les pommes de son jardin avant qu'elles ne soient mûres... On peut bien-sûr voir dans cette transposition une parodie des dogmes chrétiens.⁶⁶

Au fil du roman, on suivra le parcours et l'évolution d'une «enfant» (on ne dit plus un enfant, même pour les garçons) nommée Lisbeï.⁶⁷ Le récit se construit autour des personnages de Lisbeï et de Tula, toutes deux filles de la Mère de Béthély. Elle deviendra «exploratrice» et conduira des recherches historiques et archéologiques. Le roman décrit précisément, non seulement les rapports entre les gens, mais aussi tout un système d'institutions entre grandes familles (les "communes") de ce monde peu peuplé, dont une analyse plus approfondie des structures et du fonctionnement pourrait nous ouvrir des perspectives intéressantes. L'auteure s'attache ainsi à la description de l'évolution intérieure de Lisbeï, comme si elle voulait nous suggérer que « l'évolution de la société dépend de l'évolution de l'individu». L'étude de ce roman serait une occasion d'explorer, comme l'a fait Sharon C. Taylor, la manière dont Vonarburg «représent[e] à travers l'expérience de vie de [ses] personnages, la construction sociale de l'identité individuelle et [ainsi examiner] les portraits de *l'identité sexuelle* de l'individu qu'ell[e] dress[e] ainsi que le traitement du rôle du langage dans la construction de l'identité. »⁶⁸

3. Modes de reproduction au Pays des Mères

Dans la perspective d'une étude portant sur la question de la reproduction dans les œuvres de science-fiction, le phénomène du déséquilibre entre les populations masculines et féminines mériterait d'être analysé de manière plus approfondie. Par ailleurs, l'étude

⁶⁶ TAYLOR, op. cit., p. 221.

⁶⁷ <http://www.missmopi.net/>

⁶⁸ TAYLOR, op. cit., p. 6.

des modes de reproduction alternatifs proposés par cette auteure nous ferait explorer un scénario étrange dont l'analyse pourrait participer à la réflexion générale sur le rôle de l'imaginaire dans la production du social et sur l'impact de la représentation sociale dans l'édification des institutions (politique, éducation, etc.) et de leur transformation.

De manière un peu plus spécifique, chez Vonarburg, la conception est mixte : elle s'effectue généralement par insémination artificielle, sauf pour les Captes (les Mères) qui font leurs «enfants» avec les Mâles, à l'ancienne, sans aucun plaisir. Notons par ailleurs qu'il s'agit d'une communauté où les unions entre femmes est la forme normative de l'expression sexuelle, où les femmes considèrent les autres femmes comme leurs vraies compagnes, ne *font l'amour* qu'avec elles (Vonarburg, p. 122), l'hétérosexualité n'y est pas permise, sauf entre la Capte et le Mâle, dans un but de reproduction, uniquement. Enfin, les mariages ne sont permis ni entre femmes, ni entre hommes (l'homosexualité entre hommes étant interdite). Étrangement, si les techniques d'insémination ne sont jamais décrites dans le roman, les rapports sexuels entre homme et femme sont décrits de façon assez précise à deux occasions. La première scène est traumatique (entre Selva, la Capte, et Aléki) et dans le deuxième cas, l'union est décrite comme une expérience magnifique à trois au cours de laquelle elle concevra son «enfant». En ce sens, Vonarburg donne une image plus positive de la conception, dans la mesure où même si elle constitue l'exception et une situation potentiellement dangereuse qu'il faut garder secrète, elle montre qu'il est possible de concevoir un enfant dans l'amour et le désir.⁶⁹

Mais le Pays de Mères peut-il vraiment être décrit comme une utopie féministe? Certes, les femmes y détiennent tous les pouvoirs et toutes les connaissances au détriment

⁶⁹ Par esprit de comparaison, il est intéressant de noter que dans *Brave New World* de Huxley, la conception se fait par fécondation et gestation in vitro, et elle est donc totalement artificielle. D'ailleurs, tout ce qui entoure la description de la reproduction humaine est évoqué avec une terrifiante froideur, avec un regard clinique, détaché, voire violent, notamment quand il est question des traitements infligés aux embryons Epsilon qui sont privés d'oxygène pour leur garantir une hérédité conforme à leur rang social. La maternité «vivipare» n'est que sujet de dérision et de dégoût, et la sexualité est décrite comme un loisir commun à tous et qui se pratique dans la plus étonnante promiscuité. À titre de comparaison, notons que chez Huxley, on retrouve beaucoup plus d'ambivalence dans la relation mère-enfant : Linda aime son fils et, en même temps, être sa mère lui répugne. Chez Vonarburg, les relations mère-fille se caractérisent plutôt par leur froideur, sauf entre Guiséia et Selvane. Cependant, Selvane est une enfant de l'amour doublement illicite entre un homme et une femme qui sont frère et sœur, et elle meurt tragiquement à la fin du roman.

des rares mâles, qui sont relégués à des positions sociales subalternes et qui sont échangés entre familles comme de vulgaires étalons⁷⁰. Cependant, cette société repose elle aussi sur un conditionnement, celui qui pousse non seulement les femmes fertiles (les Rouges) à procréer le plus possible tant qu'elles en ont la capacité, malgré les décès fréquents de leurs enfants, mais aussi à les abandonner à la naissance pour le bien de toutes. On ne peut pas dire qu'il s'agisse d'une vraie utopie, car l'idéal est parfois teinté d'amertume, que ce soit de la part des mâles las de leur condition ou des femmes épuisées par des grossesses successives et par la perte de nombreux bébés. Par ailleurs, il est intéressant de noter que, comme Le Guin et bon nombre d'autres auteurs d'utopies féministes, à la fin de son roman *Vonarburg* propose l'amorce d'un renouveau du régime du Pays des Mères : à l'avenir, il changera pour adopter «un modèle de la société androgyne», effectuant un remodelage androgynal de l'homme et de la femme⁷¹, ce qui lui permettra de devenir enfin une société véritablement égalitaire.

VI. Conclusion

En bref, on constate que les quatre œuvres principales dont il a été ici question comportent des caractéristiques très différentes et offrent une perspective parfois diamétralement opposée de la question du rapport entre les sexes et du devenir humain. Ainsi, si Atwood nous dépeint une société répressive, totalitaire et rétrograde, résolument dystopique, qu'on pourrait considérer comme un contre-exemple à suivre, Le Guin et Vonarburg proposent des avenues plus positives, bien qu'on ne puisse les considérer que comme des utopies ambiguës, comme des scénarios sociaux plus prometteurs que ceux, très sombres, d'Atwood.

⁷⁰ Notons que cette division des pouvoirs et l'oppression masculine qui en découle est loin d'être présentée comme un idéal par Vonarburg. Bien qu'il s'agisse d'une société lesbienne, elle reste tristement limitée en ce qu'elle cherche, elle aussi «dans les femmes et les hommes une raison biologique pour expliquer leur division, en dehors des faits sociaux. [...] Le matriarcat n'est pas moins hétérosexuel que le patriarcat : seul le sexe de l'opresseur change. Cette conception, outre qu'elle reste prisonnière des catégories de sexe (femme et homme) maintient de plus l'idée que ce qui seul définit une femme, c'est sa capacité de faire un enfant (biologie).» (WITTIG, Monique, «On ne naît pas femme», *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 53)

⁷¹ BOUCHARD, «L'inversion des rôles masculins et féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*», op. cit., p. 32.

Si plusieurs voies alternatives pourraient mener notre réflexion à de nouvelles pistes⁷², nous avons plutôt orienté notre réflexion sur l'exploration de l'hypothèse du modèle social alternatif basé sur l'androgynie, en tant que comportement social fondé sur des similitudes et mettant fin aux normes et distinctions traditionnelles relatives aux rôles *sexuels* fondés sur le déterminisme biologique et inculquées par la socialisation⁷³, qui serait évidemment distinct de l'hermaphrodisme biologique. Notre réflexion est évidemment inspirée de celle de Bouchard⁷⁴, qui propose une division pertinente des grands modèles de société nouvelle présentée par l'hétéropolitique (champ des préoccupations pour la société idéalisée) féministe. Nous nous pencherons sur les trois modèles proposés par Bouchard : la **société androgyne égalitaire**, qui accepte les hommes comme partenaires à part entière d'un nouveau contrat social (*Le Silence de la Cité* de Vonarburg, *La main gauche de la nuit*, *Les dépossédés* de Le Guin), la **société gynocratique**, qui considère les hommes comme une espèce dangereuse à maintenir sous tutelle⁷⁵ et la **société gynocentrique**, d'où les hommes ont été complètement éliminés.⁷⁶ C'est ainsi qu'à première vue, le modèle de la société androgyne ou gynandre nous semblerait le plus prometteur, en raison de son ouverture et de son pouvoir intégrateur.⁷⁷ Nous nous inspirerons également de la définition sociale et psychologique que Carolyn

⁷²Enfin, il serait éventuellement pertinent d'explorer davantage le domaine de la pensée écoféministe, ses enjeux et les types de praxis qu'elle propose pour nous libérer de l'idéologie du progrès et nous permettre d'accéder à une société nouvelle. Comme le résume Morin : «L'écoute de l'expérience féminine et celle de la nature sont donc deux bases d'une même transformation, et leur urgence témoigne de la destructivité du pouvoir patriarcal laissé à lui-même. Les préoccupations féministes et écologistes se rencontrent ici pour former une unité de pensée et d'action qui fournit la possibilité d'une transformation de la future société. Comme le féminisme, l'écoféminisme contient une forte composante utopique (MARIN, Marie-Josée, «La pensée éco-féministe : le féminisme devant le défi global de l'ère technologique», *Philosophiques*, Vol. 21, No. 2, 1994, p. 375.)

⁷³ Bouchard, 1990, op. cit., p. 15.

⁷⁴ Bouchard, 1990, op. cit p. 15

⁷⁵ TEPPER, Sheri, *The Gates to Women's Country*, New-York, Bantam, 1989 (1988), 315 p.

⁷⁶ *Les bergères de l'apocalypse*, de Françoise d'Eaubonne et, de façon beaucoup moins radicale et dangereuse, la société matriarcale décrite par Vonarburg dans *Chroniques du Pays des Mères*.

⁷⁷ BOUCHARD, Guy, «Les modèles féministes de la société nouvelle», *Philosophiques*, Vol. 21, No. 2, 1994, p. 485.

G. Heilbrun proposait de l'androgynie dans son ouvrage *Toward a Recognition of Androgyny* : un état où les caractéristiques des sexes et les pulsions exprimées par les hommes et les femmes ne sont pas assignés de manière rigide, fixes et immuables : en ce sens, l'androgynie suggère un esprit de réconciliation des sexes et la possibilité pour les individus d'avoir librement accès à une gamme plus vaste d'expériences humaines choisies au lieu d'être imposées par la polarisation sexuelle.⁷⁸ Il importe de préciser comme Bouchard l'a fait de manière fort pertinente, qu'il ne s'agit pas pour les individus, d'un simple cumul des traits actuellement considérés comme masculins ou féminins, mais de leur redéfinition réciproque, et donc de leur dissolution éventuelle.⁷⁹ De plus, les réflexions de Pamela J. Annas nous portent à nous interroger sur le riche potentiel imaginaire de la représentation de l'androgynie dans la science-fiction féministe : «the center of utopian concern of feminist writer is in modifying sex roles to allow for full human development of each individual person. [...] Any utopia which neglects the problem of sexual role-typing is no utopia at all.»⁸⁰

Il serait aussi intéressant et fécond de s'interroger quant à la représentation de la maternité, de la paternité et des modes de reproduction, selon que les sociétés décrites sont bisexuées ou non. S'agit-il de libérer les femmes de la maternité, de la rehausser en supprimant la paternité (*Herland*, *The Female Man*, et dans une moindre mesure, *Chroniques du Pays des Mères*), de rendre les hommes mères grâce à l'androgynie psychologique (*Woman on the Edge of Time*) ou d'en répartir également la responsabilité, à tour de rôle (*La main gauche de la nuit*)?⁸¹

⁷⁸ HEILBRUN, Carolyn G, *Toward a Recognition of Androgyny*, New-York, W.W. Norton, 1964, p. x (5)

⁷⁹ BOUCHARD, Guy, «Les modèles féministes de la société nouvelle», *Philosophiques*, Vol. 21, No. 2, 1994, p. 487-488.

⁸⁰ ANNAS, Pamela J. «New Worlds, New Worlds : Androgyny in Feminist Science-Fiction», *Science Fiction Studies*, Vol. 5, No. 2, (Juillet 1978), p. 152.

⁸¹ Bouchard, 1990. op. cit., p. 18.

Comme le disait la philosophe Donna Haraway, en sortant du «labyrinthe des dualismes», «nous nous découvrons cyborgs, hybrides, mosaïques, chimères».⁸² Si la figure du cyborg, telle que la définit Haraway, peut aussi nous inspirer, nous entendons poursuivre l'exploration des hypothèses proposées par Bouchard, à la lumière des modèles théoriques proposés par Monique Wittig et Judith Butler (en particulier le modèle de la société androgyne ou gynandre). Par ailleurs, il sera possible de poursuivre notre réflexion concernant la question de la représentation du corps dans la science-fiction féministe en nous inspirant des questions posées par Butler dans *Bodies that Matter : On the Discursive Limits of Sex*⁸³, et des réflexions qu'elle y présente sur la matérialité du corps. En effet, si l'on considère, à l'instar de Butler, que le corps est construit socialement par des pratiques matérielles et discursives qui évoluent, le corps évolue donc, lui aussi, phénomène admirablement bien illustré par la science-fiction qui offre une projection du corps et de l'identité sexuelle dans le futur.⁸⁴

Enfin, nous élargirons le champ de nos explorations à travers l'étude d'autres romans d'Ursula Le Guin, mais aussi dans *Le Silence de la Cité* de Vonarburg⁸⁵, *The Female Man* de Joanna Russ, *Woman on the Edge of Time*, de Marge Piercy. Il sera ainsi possible d'explorer la question de la langue nouvelle, créée chez Le Guin (*Les dépossédés*) et Marge Piercy (*Woman on the Edge of Time*) dans le but de façonner la

⁸² HARAWAY, Donna, «Manifeste Cyborg», *Manifeste Cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2007, 333 p.

⁸³ BUTLER, Judith, *Bodies that Matter : On the Discursive Limits of Sex*, London Routledge, 1993.

⁸⁴ «The bodies of sf are not without constraints; rather they operate within constraints that may be quite different from those that shape us in the present, revealing how contingent and conventional our understanding of the body is – perhaps even pointing the way to new possibilities and modes of materialization.» (MITCHELL, Kaye, «Bodies that matter : Science-fiction, Technoculture, and the Gendered Body», *Science-fiction studies*, No. 98, Vol 33 (Mars 2006) *)

⁸⁵ *Le Silence de la Cité* raconte les suites d'une catastrophe planétaire qui a incité les puissants à se réfugier dans des Cités sous terre, où ils s'éteignent malgré leur longévité artificielle. Éliisa, une femme née d'une manipulation génétique dotée du pouvoir de métamorphose quittera la Cité pour explorer le monde terrestre, peuplé de mutants, d'anormaux et d'une surabondance des femmes, désormais réduites en esclavage. Éliisa sera le point de départ de cette race nouvelle qui se mêlera aux humains de la terre, sous une forme masculine, après avoir vécu une existence dans un corps de femme. Ceci leur permettra d'influencer les mentalités en vue d'instaurer peu à peu une société égalitaire. (VONARBURG, Élisabeth, *Le silence de la Cité*, Québec, éditions ALire, 1998, 325 p.)

pensée populaire anarchiste et pour éliminer les concepts capitalistes, patriarcaux et sexistes⁸⁶. Nos lectures pourraient enfin explorer les œuvres d'écrivains masculins qui se sont aussi questionnés sur les questions de l'identité sexuelle, notamment Theodore Sturgeon dans *Venus Plus X*⁸⁷ et Samuel Delany dans *Trouble on Triton*⁸⁸. Il est à prévoir qu'au fil de nos lectures, nous découvrirons de nombreux points communs dans les œuvres explorant des mondes imaginaires par ailleurs fort différents.⁸⁹ Cette voie nous semble riche de possibilités : par son potentiel d'exploration de l'imaginaire, par sa capacité à proposer des alternatives de changement social, les romans de science-fiction féministes proposent des modèles nouveaux, pertinents et riches pour penser autrement le plein développement humain, tant au niveau social qu'individuel⁹⁰.

⁸⁶ ANNAS, Pamela J., op. cit., p. 151.

⁸⁷ STURGEON, Theodore, *Venus plus X*, New-York, Vintage Books, 1999, (1960), 213 p.

⁸⁸ DELANY, Samuel R., *Trouble on Triton : an Ambiguous Heterotopia*, Hanover and London , Wesleyan University Press, 1995, 260 p.

⁸⁹ Contemporary feminist SF writers have a surprising number of revolutionary assumptions in common : a politics of anarchism, a metaphysics of the organic, a psychological and social vision of unity, wholeness, balance, and cooperation. The concept of androgyny often serves a way of bringing all these assumptions together. In a society that defines people by sex, sex is a social and political issue. As a utopian possibility that transcends sexual dualism, androgyny is therefore a political response. (ANNAS, Pamela J., op. cit., p. 155)

⁹⁰« Ainsi, si nous optons pour un projet de société moins répressive où l'égalité sexuelle sera dominante, l'androgynie constitue une ligne directrice quant à l'orientation que doivent prendre nos existences. Un monde androgyne sera ce monde où l'autre apparaîtra comme une personne humaine avant que d'être considérée comme l'incarnation d'un sexe.» (Vaillancourt, 1990, op. cit., p. 53)

TABLE DES MATIÈRES

- I. Mondes du futur : genre et identité sexuelle dans la science-fiction féminine
- II. Problématique et axes de réflexion
 - 1. Le statut social et les rapports entre les sexes
 - 2. La reproduction, le genre et l'identité sexuelle
- III. *La main gauche de la nuit* et *Les dépossédés*, de Ursula Le Guin
 - 1. Ursula Le Guin et le Cycle de l'Ékumen
 - 2. Organisation politique et idéologies géthéniennes et anarresties
 - 3. Identité sexuelle, statut et fonction sociale chez Le Guin
- IV. *The Handmaid's Tale* (1985) de Margaret Atwood
 - 1. L'Amérique malade de Gilead
 - 2. Compartimentation des fonctions et des statuts féminins
 - 3. Théocratie et idéologie
 - 4. Gilead, dystopie féministe
- V. *Chronique du Pays des Mères*, Élisabeth Vonarburg, (1992)
 - 1. Une dystopie gynocratique
 - 2. Le discours religieux et les signes
 - 3. Modes de reproduction au Pays des Mères
- VI. Conclusion

Bibliographie

